EXTRAIT

L’Odyssée de mes électrons

Boris Barail

© 2026 Boris Barail

MOI

ENCORE MOI

Selon le CERN, je vais vivre soixante-six mille yottannées, soit cinq trillions de fois l'âge actuel de l'univers. J'ajoute : plus ou moins cinq ou six multiplié par, euh, multiplié par, voyons voir, la formule de la gravité pour l'exactitude de l'imperfection. Le CERN aurait dit que ma durée de vie était de seulement soixante-six mille yottesecondes d'une milliseconde, je l'aurais cru tout autant, mais non seulement je n'aurais pas pu te raconter mon histoire, mais encore je n'en serais pas fier comme bar-tabac. C'est comme ça que tu dis, non ? Et je ne me gonflerais pas comme un crapaud sur le point de féconder sa "crapaude". Pour ta gouverne : avec son minuscule amplexus, il peut rester des jours sur sa chérie avant de s'en donner à cœur joie. Ça te plairait, hein, d'être un crapaud, mais avec la Belle au bois… bien réveillée ? Et toi, ma chatte, ça ne te plairait pas d'être la Belle au Bois réveillée pendant trois jours et trois nuits ?

Je vais te raconter une histoire que personne n'a écrite. Personne n'était assez vieux pour la raconter. Ni assez qualifié.

Moi, si. Je m'appelle Eïon. Je suis un électron. Rien de spectaculaire à première vue. On m'imagine minuscule, insignifiant, perdu dans la matière. C'est une grossière erreur d'optique. Je suis apparu lorsque l'Univers était encore une densité d'énergie sans décor ni apparence. Le mot apparu est approximatif. Disons que j'ai cessé d'être une possibilité pour devenir une présence éternelle, (plus ou moins cinq ou six multiplié par la formule de Newton et/ou celle d'Einstein. On ne va pas chipoter pour si peu). Il n'y avait ni horloge, ni calendrier, ni philosophes pour essayer de définir le

chaos. Il y avait simplement une intensité inimaginable où tout était contenu sans encore être distingué. Je n'ai pas d'âge. Je ne traverse pas le temps qui, pour moi, n'existe pas, puisque les yottannées, tu sais maintenant que c'est une durée approximative et inconcevable. Je circule dans la matière, quelle qu'elle soit. Le temps, c'est ta manière d'organiser ta vie et de mesurer mes déplacements. Je suis passé dans la roche en fusion, dans les premières molécules hésitantes, dans les algues modestes et les reptiles arrogants. J'ai circulé dans les cerveaux des mystiques et dans ceux des assassins.

Je suis entré dans des baisers, des orgasmes, dans des batailles, dans des équations et dans des mensonges souvent inconfessables.

Je ne choisis rien. Je participe à tout.

On pourrait dire que je suis la mémoire primordiale du monde. Que dis-je ? De l'univers observable et de ceux qui se cachent encore. Et même, puisque tu veux tout savoir, de la matière noire et du vide interstellaire, tous les deux remplis d'informations que je ne te donnerai pas, par respect pour les physiciens qui n'ont pas encore démontré l'évidence que je connais. Une mémoire sans nostalgie. Rien ne s'efface, tout se transforme. Je transporte les traces sans y toucher. Je suis à la fois l'archive et l'archiviste.

Je peux être à la fois dans un corps et le regarder agir. Être la charge et le témoin. Et parfois parler à la place de celui qui me porte.

Il s'appelle Boris. Il pense écrire. Quel naïf ! C'est moi qui passe par lui. C'est moi qui dicte. Tu verras, je suis très fanfaron et parfois je me lance dans des digressions qu'il vaudrait mieux couper.

Ne cherche pas un ordre dans ce que je vais te raconter.

Il n'y en a pas. Ou plutôt… il y en a un, mais c'est le mien. Je dirai, un désordre involontaire mais créatif qui me caractérise. En cela, je suis tout à fait d'accord avec Nietzsche qui trouve que le chaos, j'adore ce mot, est nécessaire pour donner naissance à une étoile dansante. Je suis bordélique

et content de l'être avec le soutien de ce grand philosophe. Je ne sais pas s'il était procrastinateur. Moi, oui.

Ce que tu vas lire n'est pas une histoire qui avance. C'est une exploration, un voyage en 4D. Je passe d'un corps à l'autre, d'une époque à l'autre, d'une idée à l'autre, sans prévenir, avec toujours la même question en fond, ce que la lumière fait aux êtres… et ce que les êtres font de la lumière.

Moi, je transmets. Toi, tu reçois. À ton tour d'utiliser et de transmettre la lumière éternelle. Dépêche-toi ! Ton temps ne se mesure pas en yottannées. (Plus ou moins cinq ou six multiplié par $\frac{-b \pm \sqrt{b^2 - 4ac}}{2a}$).

Einstein vient de me souffler : « tu as oublié de diviser par π ».
Je te laisse le soin de corriger.

Et comme l'Univers n'a jamais pris la peine de rédiger ses mémoires, je vais le faire à sa place.

NEWTON

LA POMME ET LA LUMIÈRE

J'étais tombé dans un maigre rayon de soleil entre deux averses. C'est normal, j'étais dans la très perfide Albion. Le ciel se mit soudain à faire un temps de pig. Il pleuvait des cordes, ni celles de la théorie ni celles du club de fitness. Il pleuvait comme vache qui pisse. Mais comme j'étais en Angleterre, où certaines expressions sont plus indéchiffrables que la pierre de Rosette avant Champollion, il pleuvait des cats and dogs. Imagine ces grosses gouttes de 10 à 40 pounds tombant sur les têtes des rosbifs. J'imagine le pire : un mastiff anglais de 220 pounds. J'ai tout de suite chanté :

Moi, je n'ai pas de belle-mère, bien que parfois je me marie dans certaines liaisons covalentes. Un problème de moins avec ma conjointe ou mon conjoint, je ne sais pas. Bref, je m'abritai dans le faisceau de lumière qui entrait par la fenêtre du laboratoire d'Isaac Newton. Un simple rayon, bien tranquille, qui traversait la pièce et venait frapper un prisme de verre. De l'autre côté, la lumière se fendait, se dispersait, se déviait, se décomposait. Sur la table, un homme à perruque poudrée, comme c'était la mode un peu ridicule de l'époque, notait méticuleusement la couleur de chaque fragment du magnifique arc-en-ciel que je venais de former de l'autre côté du prisme.

LGTBIQACisney+MAX venait de voir le jour bien avant sa naissance, prématuré : un embryon multicolore et multigenre dans le garde-manger de l'évolution des mentalités. Newton aurait été stupéfait de savoir qu'il était plutôt A, c'est-à-dire asexué. Il n'était ni L de gouine, ni G de tapette, ni B de bite, ni T de transit, ni Q de cul, ni I de Herculine Barbin tu vas googler. Il faut dire, la pauvre femme, avec ce prénom tellement « *ridiculin* », très viril mais féminisé, un prénom qui contient un cul et, de plus, une barbe dans son nom… Quel présage ! A comme Isaac Newton ! Oui, le pauvre aussi. Les paparazzi de l'époque l'affirment. Sir Isaac Newton découvrit la gravité et la décomposition de la lumière, mais ne savait que faire de son zizi, qui n'éprouvait d'attraction que pour sa main, et encore… Pardon pour la digression, je n'ai pas pu m'en empêcher vu la gravité du sujet. Avoir le zizi mou, attiré vers le sol par la gravité toute la vie à cause de ta propre découverte, ça ne doit pas être marrant tous les jours. Enfin, c'est mon point de vue. Bref, je m'abritai dans le faisceau de lumière avec tous mes camarades syndiqués, électrons et photons qui le formaient.

C'est beau, un faisceau de moi, avec ces petits grains de poussière qui flottent dans les volutes de la fumée sortant de la pipe que Newton venait d'allumer avec des allumettes fabriquées dans le Sussex par des ouvrières enceintes et mal payées brutalisées par leurs maris ivrognes qui ne pensaient qu'à les baiser sauvagement sur l'espèce de sofa merdique du salon qui donnait sur une rue très bruyante où par ailleurs des putes faisaient le tapin. Ah, tu sais, moi, moi, quand je me lance dans la prose poétique, je ne m'arrêterai plus. Je suis le Verbe !

J'étais à la fois outré de subir cet affront et surpris par ma beauté intérieure dévoilée de cette façon. Me découper ainsi, sans me demander mon avis… Je marmonnais, bavant de rage.

Rouge : le sang, la colère, la mienne, la guerre, la braise qui va te brûler, connard.

Orange : comme une méchante mandarine chinoise qui va te couper la tête.

Jaune : comme mon rire et comme le soufre de l'enfer qui t'attend.

Vert : normalement j'aime me coincer dans le vert d'une amande, dans celui de tes yeux marrons quand ils tournent au vert après un bain de mer, dans une émeraude de Colombie aussi. Mais là, furax, je pense à une glaire, un vomi, à la ciguë, à une huître vivante prête à être gobée. Beurk.

Bleu : le bleu du drapeau dans le ciel, la paix, mais pas la mienne. Une ecchymose. Un bleu parce que tu vas trébucher et te cogner.

Indigo : ma couleur préférée, le bleu profond du Pacifique aux Philippines. Et je revis cet aborigène sur sa pirogue à balancier, dans lequel je m'étais incarné avant que Fernão de Magalhães n'aborde ce pays au nom de Fernando II de Portugal. Magellan, ce n'est pas son vrai nom. Quelle manie vous avez de les déformer ! Il les baptisa Iles de Saint Lazare. Tu peux chercher pourquoi elles ont changé de nom. Cette couleur apaisa un peu ma rage d'être décomposée.

Violet : le violet de la mort. Mais moi, je suis immortel. Nanana !

Isaac, lui, murmurait les noms comme des incantations magiques :

Red like the apple in my hand… orange like Barbarossa's beard… yellow like a submarine… green like spinach for Popeye… blue like the dendrobates azureus… indigo like the sails of the Pharaoh's felucca… violet like an amethyst… Red, orange, yellow… again and again.

Il me triait comme on trie ses chaussettes après une lessive. Il en manque souvent une, me dit Boris.

Sauf que mes chaussettes à moi éclairent le monde, Isaac.

Il leva les yeux. Isaac Newton, pas encore Sir. Sa perruque poudrée donnait du volume à son visage. Il avait dû être beau gosse plus jeune, avec ce menton fendu, viril, comme un petit cul au bas du visage.

Je tournoyais dans la pièce, éclaboussée de couleurs et moi éclaboussé par mes propres couleurs révélées. Il avait découvert ce que je savais depuis toujours : que la lumière n'est pas blanche ou indéfinissable, mais multiple. Que le blanc est un mensonge. Que le jaune et le bleu font le vert. Que le rouge mêlé au bleu donne le violet, l'annonce de la mort. Il fronça les sourcils, puis ôta sa perruque d'un geste agacé. Dessous, surprise : la coupe de John Lennon. J'ai failli éclater de rire et me mis à siffloter *Across the Universe*, ma chanson préférée, et pour cause.

Je lui soufflai, apaisé : tu vois Isaac, la lumière ne se décompose pas. Elle dévoile sa beauté. Et grâce à qui ? À moi. Tu m'as glorifiée sans le vouloir. Ce mec, c'était vraiment une lumière. Un peu grâce à moi quand même.

Il ne répondit pas. J'avais dû le vexer.

Il sortit un instant faire pipi au jardin, sous un pommier. Il leva la main droite nonchalamment en regardant le ciel. Il était gaucher : sa main gauche contrôlait le jet pour ne pas pisser sur ses bottes. Alors je m'y posai doucement, minuscule poussière de lumière. Et pof ! une pomme un peu trop mûre atterrit dans sa main.

Pomme, paume. Pomme, paume. Orphéon allemand ?

Sa main trembla de surprise. Il venait de pressentir la gravité non pas comme une loi, mais comme une caresse.

Il n'y a pas de hasard. Il était né pour découvrir la gravité en faisant pipi en ma compagnie. La pomme n'était pas tombée comme les cats and dogs quand il pleut.

Elle avait voulu rejoindre sa main.

C'était le désir de la matière d'être aimée. Je l'ai ressenti, ce frisson-là, quand la gravité a réussi à me dévier un chouïa de ma trajectoire avant qu'Isaac ne la découvre.

Et soudain il comprit. Dans sa peau. La pomme avait pesé dans sa paume. Ce poids, c'était la preuve que tout veut tomber dans quelque chose, que toute chose en attire une autre : les corps vers la Terre, la lumière dans tes yeux, la Lune vers la mer. Toi vers moi en ce moment. La gravité n'était plus une formule, mais une émotion : la tendresse invisible qui attire les êtres les uns vers les autres comme des aimants.

Sauf lui.

Pas d'attirance ni pour une femme ni pour un homme. Pas de femme, pas de mari, pas de petite amie, pas de hobby, pas de web cochon. Forcément, quand on n'a personne à qui tenir la main, ni où la mettre, on finit par tenir celle de l'Univers.

C'est plus grand. Mais c'est moins chaud la nuit. Isaac croyait avoir découvert une loi fondamentale de la physique, mais il venait juste de comprendre que même les atomes ont besoin d'un câlin. Il pensait que la gravité était une force.

Une attraction mystérieuse entre les corps.

Je l'ai laissé croire un moment. Puis Einstein, grand admirateur de Newton est arrivé avec son air de violoniste distrait et sa moustache dans l'espace-temps. Il rectifia. « La gravité n'est pas une force c'est une courbe dans l'espace-temps. La masse dit à l'espace-temps comment se courber. Et les objets ne tombent pas, ils suivent la courbe. »

Newton aurait probablement levé un sourcil. Moi, j'ai simplement continué à tourner.

Isaac ferma la main, et sa braguette de l'autre, comme pour retenir cette révélation. Dans son regard je vis passer la joie de l'enfant qui découvre le Père Noël dans la vitrine d'un grand magasin la veille de Noël.

Sa bouche s'ouvrit, mais aucun mot ne sortit, seulement un souffle, entre jubilation et larmes, le premier soupir amoureux de la physique.

J'ai senti qu'il était amoureux de moi.

La gravité ne gouverne pas que les pommes : elle régente le cosmos tout entier. Elle me traverse depuis l'origine. C'est elle qui me relie à tout, aux étoiles, aux hommes, aux bêtes, aux rêves.

Je suppose que tu te fiches de savoir que la constante gravitationnelle est égale à $6{,}672 \times 10^{-11}$ $N \cdot m^2/kg^2$. Pourquoi 6,672 ? Serions-nous là si c'était 6,6719 ?

Moi aussi. Ça semble tellement compliqué que je soupçonne que cela puisse être faux. Certainement.

Alors, très modestement, et dans le doute, confirmé par Einstein, j'en prends ma part. C'est moi, l'électron obstiné, qui ai soufflé la loi de la gravité à Newton pendant qu'il faisait pipi. À la fin, il remit sa perruque comme pour solenniser sa découverte. Et moi, je glissai dans un rayon indigo, serein. Mon Isaac venait d'accoucher d'une loi universelle et pérenne. Enfin…

Je laissai derrière moi un soupir de lumière, une colère transformée en extase comico-cosmique, puis je repartis dans l'air, multicolore et libre, convaincu qu'au fond la lumière ne se décompose jamais, elle s'amuse simplement à se déguiser.

Je m'enfuis à toute berzingue vers ma prochaine incarnation. J'ai toujours refusé d'aller dans un ongle de pied. Ongle incarné, tu avais saisi. Va donc savoir pourquoi.

La gravité d'une situation, c'est autre chose : Hiroshima, les camps de concentration et tant d'autres lieux où la lumière brille par son absence.

La suite se lit dans le livre.

Disponible sur Amazon :

amazon.com/dp/B0H2XP493M

amazon.es/dp/B0H3382HVC

borisbarail.com